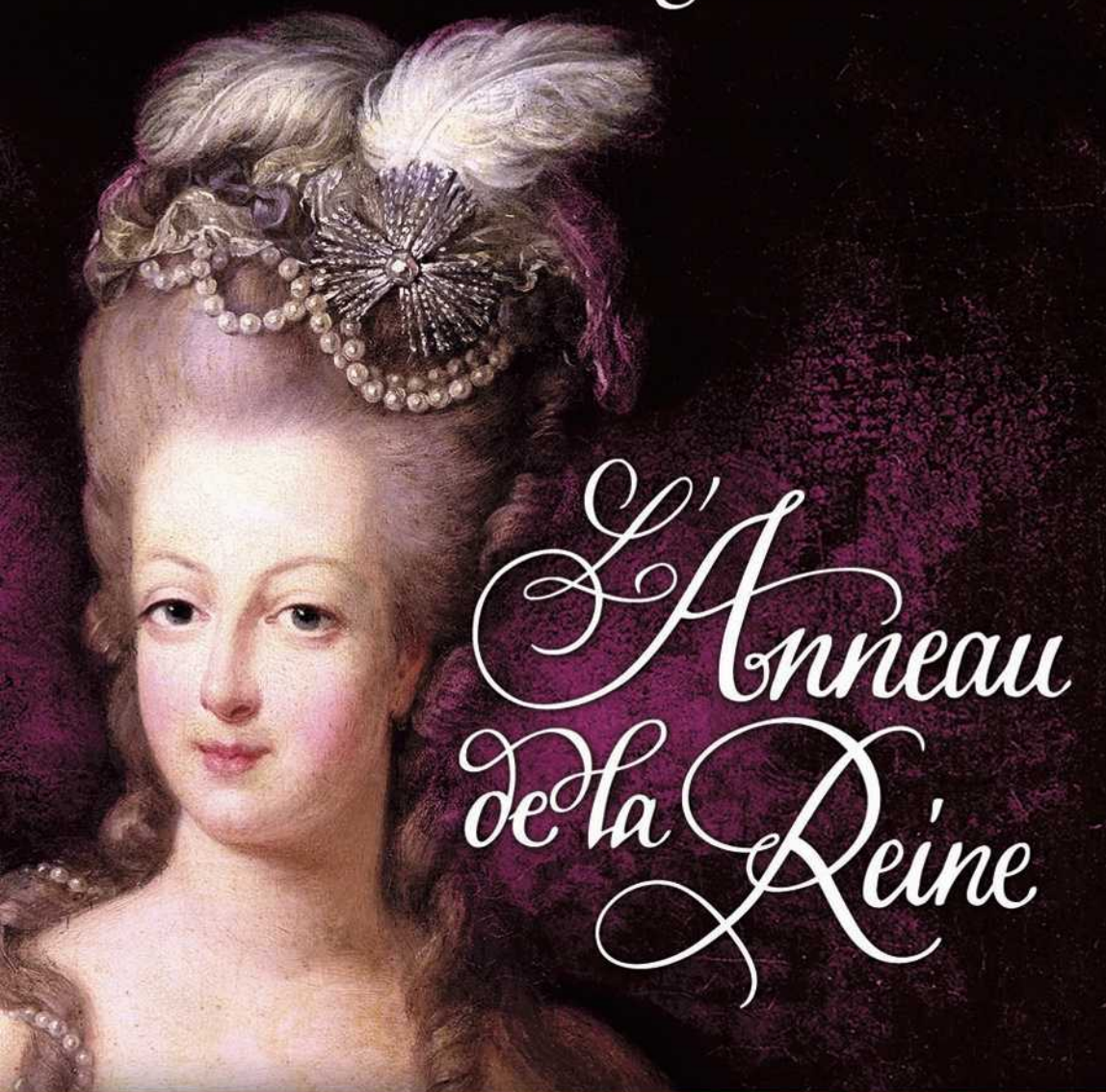


Moi LÉONARD, COIFFEUR DE MARIE-ANTOINETTE

Olivier Seigneur



*L'Anneau
de la Reine*

Le coiffeur
de Marie-Antoinette
dans les secrets de Versailles

Flammarion

L'Anneau de la Reine

Versailles, été 1777. Louis XVI règne depuis trois ans à peine et, déjà, de nombreux pamphlets circulent, moquant l'impuissance supposée du roi et l'inconduite présumée de Marie-Antoinette.

Qui se cache derrière ces libelles orduriers ? Une puissance étrangère, un ennemi de l'intérieur, un proche ?

Un énigmatique personnage charge un petit chapelain poudré, grand amateur de filles légères, de restituer à l'« Autrichienne » son anneau nuptial, dérobé voici quelques années.

Pourquoi maintenant ? Et quel maléfice recèle cette bague ?

Tout droit arrivé de son Midi natal, le jeune Léonard apprend qu'il devra coiffer la reine et découvrir l'origine de ces cabales. Grisé, il accepte de relever le défi.

Sera-t-il à la hauteur ? Son entrée en scène lui vaudra-t-elle les confidences des puissants ou des ennemis irréductibles ?

Les soupçons doivent-ils se porter sur Rose Bertin, modiste jalouse, ou sur la princesse de Lamballe, qui joue un jeu étrange ? Et la reine a-t-elle un amant, comme la rumeur le prétend ?

Le discret Léonard, tout en élaborant des coiffures extravagantes appréciées, mène l'enquête. Mais saura-t-il résoudre les énigmes ?

Olivier Seigneur est né en 1956 à Paris. Lauréat du prix du festival de Cognac en 1994, il est aussi l'auteur de nombreux romans sur la Chine impériale.

Flammarion



L'Anneau
de la Reine

Du même auteur

Aux éditions Flammarion

Dans l'ombre, les dragons de pierre

Aux éditions Belfond

L'Ombre du parasol d'or

Aux éditions du Masque

Des lapins et des hommes (prix du Festival de Cognac 1994)

Les ferrets sont éternels

Les Dieux outragés

Le Vestibule du crime

La Licorne empoisonnée

Le Sang du Trianon

La Concubine ensevelie

La Religieuse de l'obscurité

(Sous le nom de Taiping Shangdi)

La Sonate interdite

La Noyée du Palais d'été

Le Prisonnier de l'Océan

Le Puits de la morte

Le Singe empoisonné

Les Soieries de l'effroi

Les Pierres de la douleur

Le Chrysanthème de longévité

La Dent du cheval marin

Le Palais de la splendeur pourpre

La Déchirure du papier huilé

La Porcelaine oubliée

Olivier Seigneur

L'Anneau
de la Reine

Moi, Léonard,
coiffeur de Marie-Antoinette

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-6946-0

Un très grand merci à L. N.-B.

Les principaux personnages historiques

LOUIS XVI, né en 1754, dauphin puis roi à la mort de son grand-père
LOUIS XV, en 1774

MARIE-ANTOINETTE, fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche,
née en 1755, mariée au futur Louis XVI en 1770

JEAN-FRANÇOIS (dit LÉONARD) AUTIER, coiffeur, sans doute né en
1758

LÉONARD AUTIER, frère aîné de Jean-François, coiffeur, né en 1751

MARC-ANTOINE THIERRY, premier valet de chambre de Louis XVI, né
en 1732

LOUIS-STANISLAS-XAVIER, comte de Provence, frère puîné de Louis XVI,
né en 1755

CHARLES-PHILIPPE, comte d'Artois, frère cadet de Louis XVI, né en
1757

MADAME ADÉLAÏDE, aînée des filles survivantes de Louis XV, demeurée
célibataire, née en 1732

MADAME VICTOIRE, fille de Louis XV, cadette d'Adélaïde, demeurée
célibataire, née en 1733

MARIE-THÉRÈSE-LOUISE DE SAVOIE-CARIGNAN, veuve du prince de
Lamballe, un Bourbon, née en 1749

ROSE BERTIN, modiste attitrée de Marie-Antoinette, née en 1747

Les principaux personnages romanesques

UN CHAPELAIN de la comtesse de Provence

MARGUERITE COCHARD, dite la chevalière de Saint-Aymeric, fille de
joie

LE CURÉ de l'église de la Magdelaine, à Paris

« C'était pour le prier de remettre à la reine une petite boîte contenant son anneau nuptial, avec cet écrit de la main du curé : "J'ai reçu sous le sceau du secret de la confession l'anneau que je remets à Votre Majesté, avec l'aveu qu'il lui a été dérobé en 1771 dans l'intention de servir à des maléfices pour l'empêcher d'avoir des enfants." La reine, en retrouvant son anneau, dit qu'en effet, elle l'avait perdu en se lavant les mains il y avait environ sept ans, et qu'elle s'interdisait de chercher à découvrir la superstitieuse qui lui avait fait une pareille méchanceté. »

Mme Campan, *Mémoires*.

Prologue



étri de scepticisme et de bon sens, l'esprit des Lumières était passé par là. Le gros homme ne croyait donc guère – ou plutôt pas du tout – en Dieu, à ses saints et à la Vierge, au Diable et à ses diableries. Aussi, peinait-il à admettre que l'accomplissement de ce rite pût se révéler utile et susceptible d'exaucer son vœu le plus cher. Pourtant, hormis un assassinat, inenvisageable car l'heure n'était plus aux règlements de compte du temps obscur des Mérovingiens, célébrer ce maléfice était la seule opportunité qui s'offrait à lui.

Il n'empêche. Frotter la chose contre la dépouille d'un chat mort-né déposé sur un lit de feuilles d'armoise et de gui, agiter des pierres jaunes ocellées de noir et des dents de chauve-souris lui paraissait proprement ahurissant. Pour ne pas dire ridicule, quoique l'homme eût peine à concevoir qu'il pouvait perdre un instant sa dignité, fût-ce en une semblable circonstance.

Mais enfin, en désespoir de cause, et puisqu'il avait pris des risques inouïs en organisant le vol de l'objet, l'instigateur de cet office secret n'avait d'autre choix que de mener celui-ci à son terme. Après tout, on verrait bien, le Diable, le hasard ou la magie aidant, ce qui se passerait... Restait à faire bonne figure tout au long de cette séance, et à accomplir ce qui était attendu de lui, puisque son intervention était déterminante, selon le vieil ouvrage italien dont il s'efforçait de suivre les recommandations à la lettre.

L'homme adressa un signe à la femme jusqu'à présent demeurée à l'écart. Revêtue d'habits magnifiques sur lesquels était jetée

une cape de soie couleur lilas ornée de force dentelles, celle-ci était de surcroît coiffée d'une étoffe dans le style des anciens Égyptiens, bien qu'elle portât une ceinture de plumes éclatantes venue de l'Amérique espagnole.

— Madame, selon ce qu'indique le livre, il vous faut à présent brûler cette peau de serpent sur les braises en récitant, tournée vers le septentrion, la formule latine que vous avez apprise ce matin...

— La latine, Monsieur, ou la grecque ?

— Ah !, la grecque, vous avez raison. Tout cela est si précis et si compliqué...

L'homme et la femme portaient l'une et l'autre un masque de velours noir. Ce qui semblait inutile puisque, de toute évidence, outre qu'ils étaient seuls, les deux personnages se connaissaient. En témoignaient la manière dont ils se mouvaient l'un par rapport à l'autre, la façon dont ils se parlaient et se regardaient.

La cérémonie se déroulait dans une maison retirée que l'homme avait au préalable acquise et dont il avait fait explorer la cave et sonder les murs afin de s'assurer que nul souterrain dérobé n'y donnait accès. Des gardes étaient postés tout autour de la demeure, assez loin pour n'apercevoir ni même entendre quoi que ce soit. Acheté par un intermédiaire à un marchand portugais établi à Malte, l'ouvrage de sorcellerie utilisé avait, pour venir jusqu'ici, fait de tels détours, été confié, bien emballé, à tant d'intermédiaires, que nul ne pourrait jamais reconstituer son itinéraire, ni deviner qui était son acheteur final.

Au demeurant, sitôt le rite achevé, le volume serait brûlé dans la cheminée. De même que les habits pour la circonstance revêtus par l'homme et la femme. Le chat et les dents seraient jetés dans un épais buisson. En ce soir du printemps 1771, le roi Louis XV régnant, même le Démon, dont l'intervention était ici requise, ne saurait les y retrouver. Et, quand bien même il y serait parvenu, nul n'aurait pu s'étonner de trouver là ces débris : on était à la campagne.

La formule magique prononcée, la femme se recula de nouveau, sans chercher à retenir un soupir. L'expression d'une lassitude profonde, sans doute, mais aussi de la perplexité que le rituel suscitait en son esprit, à l'image de son compagnon.

— N'oubliez pas, Madame, de conserver à jamais l'objet avec vous. Le sortilège ne peut être complet que si celui-ci demeure en possession d'une femme, enfin, d'une autre femme.

L'officiante hocha la tête. Quelques formules magiques et plusieurs cabalistiques plus tard, l'homme se tourna une nouvelle fois vers la co-officiante.

— Nous y voilà, c'est presque fini, je crois. Il ne vous reste plus qu'à relever votre robe et à accomplir ce que vous savez.

Les yeux de la femme se plissèrent :


— Fort bien. Mais alors, retournez-vous, je vous prie, et ne quittez pas la muraille des yeux avant que j'aie fini.

L'homme était fort désireux que la cérémonie répondît à toutes ses espérances. En dépit de la curiosité qui le taraudait, il obéit. Et demeura immobile, le regard fixant le mur, une imagination débordante lui permettant cependant d'entrevoir l'inimaginable... Tandis que, dans son dos, des froissements de soie et de satin, une respiration haletante, un gémissement étouffé lui laissèrent supposer qu'il était ainsi privé du plus haut en couleur de la cérémonie.

Première partie

« ... Le coiffeur Larseneur, à Versailles, prit de la vogue pour coiffer les jeunes femmes, à leur présentation, de manière à ne pas déplaire à Mesdames, qui détestaient les coiffures hautes, si exagérées et si à la mode alors : bientôt des coiffeurs de femmes s'établirent à Paris ; enfin Léonard vint, et toutes les coiffeuses tombèrent dans le mépris et dans l'oubli. »

Mme de Genlis, *Mémoires*.

«  ors d'elle-même depuis la tombée de la nuit, la reine était tout entière tournée vers la satisfaction de besoins furieux qu'aucun des plaisirs successifs qu'elle s'était donnés ce jour-là ne réussissait à apaiser. Décoiffée, l'habit en désordre, déboutonnée, le sein frémissant, la cuisse agile, Marie-Antoinette se retourna : "Allons, Messieurs, la tendre biche apeurée est prête à être forcée, elle ne se dérobe que pour mieux vous inciter à la suivre. Taïaut, taïaut !" Sous le coup de l'excitation, la reine de France avait retrouvé l'accent allemand dont elle s'était complètement dé faite peu après son arrivée en France, voici sept ans. Les yeux bleus saillants, saoule, titubante, Marie-Antoinette se glissa, moins habillée que nue, derrière une charmille, sans prendre garde aux épines qui achevaient de déchirer sa robe. Une jarrettière resta accrochée à une branche. Marie-Antoinette eut le temps de lancer un grand rire nerveux, un nouvel appel à la pourchasser. Puis elle disparut à la vue de ses dames d'honneur. Pétrifiées et incrédules, aristocrates guindées, celles-ci n'osaient pas suivre l'énergique qu'elles s'efforçaient de raisonner depuis le matin, en pure perte. Loin d'éprouver les mêmes réticences, de jeunes servantes bien plus délurées pénétrèrent à leur tour dans le boqueteau. Elles y furent aussitôt poursuivies par de jeunes seigneurs qui, la culotte redescendue sur leurs bas de soie, trébuchaient à chaque pas. Non loin de là, chargés de veiller sur ces plaisirs en écartant les importuns, des soldats plus intrépides que les autres observaient la scène, prêts eux aussi à courir derrière Marie-Antoinette : outre le plaisir

qu'il y avait à prendre, la fortune se trouvait sans doute à portée de main si, d'aventure, la reine enfin comblée se montrait généreuse avec le vainqueur de l'assaut. »



— C'est odieux.

Les scènes étaient si abjectes et si précisément décrites, le texte était si ignoble... Il ne s'en incarnait que mieux dans l'esprit d'un roi pudique. Chacun des mots, chacune des phrases du libelle dépassait tant son entendement que Louis XVI redoutait de ne pas en avoir saisi tous les sous-entendus à la première lecture. Quoique ce fût un supplice, afin de faire son devoir, le roi relut, d'une voix blanche, le paragraphe indiqué par son homme de confiance :

— « J'avais bu passablement, c'est-à-dire en franche et loyale Allemande. Échauffée par les liqueurs, je courus échevelée dans les bosquets, ne ressemblant pas mal à une bacchante... La liberté présida à cette bacchanale, et nous imitâmes les prêtresses de Bacchus et de Priape dans leurs honteuses réunions... »

Très pieux, le roi ne put cette fois aller plus loin. L'un et l'autre des parents du monarque, Louis-Ferdinand et sa seconde épouse, une princesse de Saxe, morts sans avoir jamais régné, étaient de leur vivant tous deux confits dans des sentiments étroits qui en avaient fait deux bons bigots. Ils avaient élevé l'aîné de leurs fils dans l'idée que tout ce qui regardait la chair sentait le soufre sauf, bien entendu, lorsqu'il s'agissait d'assurer l'avenir de la dynastie. Entre un devoir conjugal accompli sous l'œil de Dieu pour assurer la pérennité d'une monarchie de droit divin et une orgie telle que décrite dans le pamphlet, il y avait un gouffre. Le roi de France, un gaillard bâti comme un lutteur de foire, très grande taille, torse puissant, membres épais et visage plein, fut effrayé par cet abîme. Il dut s'asseoir. Le geste mécanique, il posa le grand maroquin vert sur le bureau et se retourna vers Marc-Antoine Thierry.

— Combien y a-t-il de ces livrets en circulation ?

— Il en reste peu, Sire. J'ai racheté tous les exemplaires dont j'ai appris l'existence.

Composition et mise en page



N° d'édition : N.01ELIN000176.N001
Dépôt légal : mai 2011